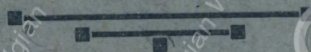


N° 13

1914 - 1915



RECUEIL

DE
Paroles Historiques

ET

POÉSIES



BL 711

RAPPORTS DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE

(SUITE)

Un groupe de plus de 75 personnes, qui comprenait diverses personnalités de la ville, et parmi lesquelles se trouvait le père Coloboet et un autre prêtre espagnol, ainsi qu'un prêtre américain, a été conduit dans la matinée du mercredi 26 août, sur la place de la Station; les hommes ont été brutalement séparés de leurs femmes et de leurs enfants, et, après avoir subi les traitements les plus abominables et menacés à plusieurs reprises d'être fusillés, ont été conduits devant le front des troupes allemandes jusqu'au village de Campenlout. Ils ont été enfermés dans l'église du village où ils ont passé la nuit. Le lendemain, vers 4 heures, un officier allemand les prévint de ce qu'ils pouvaient se confesser et de ce qu'ils seraient fusillés une demi-heure plus tard.

Vers 4 h. 1/2, on les mit en liberté. Peu après, ils furent arrêtés de nouveau par une brigade allemande qui les força à marcher devant elle dans la direction de Malines. Répondant à une question de l'un des prisonniers, un officier allemand déclara qu'on allait leur faire goûter de la mitraille belge devant Anvers. Ils furent enfin relâchés, le jeudi après-midi, aux portes de Malines.

Il résulte d'autres témoignages, que plusieurs milliers d'habitants mâles de Louvain, qui avaient échappé aux fusillades et à l'incendie, ont été dirigés sur l'Allemagne dans un but que nous ignorons.

L'incendie a continué pendant plusieurs jours. Un témoin oculaire qui, le 30 août dernier a quitté Louvain, expose l'état de la ville à ce moment :

« A partir de Weert-Saint-Georges, je n'ai rencontré, dit-il, que des villages brûlés et des paysans affolés, levant à chaque rencontre les bras en signe de soumission. Toutes les maisons portaient un drapeau blanc, même celles qui avaient été incendiées et on en voyait des lambeaux pendant sur les ruines.

» A Weert-Saint-Georges, j'ai interrogé les habitants sur les causes des représailles allemandes et ils m'ont affirmé de la façon la plus absolue, qu'aucun habitant n'avait tiré, que les armes avaient, d'ailleurs, été préalablement déposées, mais que les Allemands s'étaient vengés sur la population de ce qu'un militaire belge, appartenant au corps de la gendarmerie, avait tué un uhlant.

» La population restée à Louvain est réfugiée dans le faubourg

de Héverlé, où elle est entassée, la population ayant d'ailleurs été chassée de la ville par les troupes et l'incendie.

» Un peu au-delà du Collège Américain, l'incendie a commencé et la ville est *entièrement* détruite, à l'exception de l'hôtel de ville et de la gare. Aujourd'hui, d'ailleurs, l'incendie continuait et les Allemands, loin de prendre des mesures pour l'arrêter, paraissent entretenir le feu en y jetant de la paille, comme je l'ai constaté dans la rue joignant l'hôtel de ville. La cathédrale, le théâtre sont détruits et effondrés, de même que la bibliothèque; la ville présente en somme, l'aspect d'une vieille cité en ruines, au milieu de laquelle circulent seulement des soldats ivres, portant des bouteilles de vin et des liqueurs, les officiers eux-mêmes étant installés dans des fauteuils, autour de tables, et buvant comme leurs hommes.

» Dans les rues pourrissent au soleil des chevaux tués, déjà complètement enflés, et l'odeur de l'incendie et de la pourriture est telle, que cette odeur m'a poursuivi longtemps ».

La Commission n'est pas parvenue à recueillir des renseignements sur le sort du bourgmestre de Louvain, ni sur celui des notables retenus en otage.

Des faits qui lui ont été signalés jusqu'à présent, la Commission croit pouvoir tirer les conclusions suivantes :

Dans cette guerre, l'occupation est suivie systématiquement, parfois même précédée et accompagnée de violences contre la population civile, qui sont également contraires aux lois conventionnelles de la guerre et aux principes les plus élémentaires de l'humanité.

La façon de procéder des Allemands est partout la même. Ils s'avancent le long des routes en fusillant les passants inoffensifs, particulièrement les cyclistes, et même les paysans, occupés sur leur passage, aux travaux des champs.

Dans les agglomérations où ils s'arrêtent, ils commencent par réquisitionner les aliments et les boissons, qu'ils consomment ensuite jusqu'à l'ivresse.

Parfois de l'intérieur des maisons inoccupées, ils tirent des coups de fusil au hasard, et déclarent que ce sont des habitants qui ont tiré. Alors commencent les scènes d'incendie, de meurtre et surtout de pillage, accompagnées d'actes de froide cruauté, qui ne respectent ni le sexe, ni l'âge. Là même où ils prétendent connaître les coupables des faits qu'ils allèguent, ils ne se bornent pas à l'exécuter sommairement, mais en profitent pour décimer la population, piller toutes les habitations, puis, y mettre le feu.

Après un premier massacre exécuté un peu au hasard, ils enferment les hommes dans l'église de la localité, puis ordonnent aux femmes de rentrer chez elles et de tenir ouverte, pendant la nuit, la porte de leurs demeures.

Dans plusieurs localités, la population mâle a été dirigée sur l'Allemagne, pour y être contraints, paraît-il, à exécuter les travaux de la moisson, comme aux jours de l'esclavage antique. Les cas sont nombreux où l'on force les habitants à servir de guide, à exécuter des tranchées et des retranchements pour les Allemands. De nombreuses dépositions attestent que dans leurs marches, ou même leurs attaques, les Allemands mettent au premier rang des civils, hommes et femmes, afin d'empêcher nos soldats de tirer. D'autres témoignages d'officiers et soldats belges, attestent que des détachements allemands ne se gênent point pour arborer le drapeau blanc, soit le drapeau de la Croix-Rouge, afin d'approcher nos troupes sans défiance. Par contre, ils tirent sur nos ambulances et maltraitent nos ambulanciers. Ils maltraitent, même achèvent nos blessés. Les membres du clergé semblent devoir être spécialement l'objet de leurs attentats. Enfin, nous avons en notre possession des balles expansives abandonnées par l'ennemi, à Werchter, et nous possédons des certificats médicaux attestant que des blessures ont dû être infligées par des balles de ce genre.

Les documents et dépositions sur lesquels s'appuyent ces constatations seront publiés.

(Suivent les signatures)

TROISIÈME RAPPORT

Anvers, le 10 septembre 1914.

*A Monsieur Poulet, ministre des sciences et des arts,
ministre de la justice, ad interim.*

MONSIEUR LE MINISTRE,

Les deux rapports que la Commission a eu l'honneur de vous adresser, sous les dates des 28 et 31 août dernier, relataient plus particulièrement, le premier, les événements survenus à Aerschot et dans la région avoisinante; le second, la destruction par les troupes allemandes, d'une partie de la ville de Louvain.

Afin de compléter son rapport, du 31 août, la Commission croit devoir signaler qu'il est confirmé que dans les journées qui ont suivi l'incendie de Louvain, les maisons demeurées debout, dont les habitants avaient été chassés par l'envahisseur, ont été livrées au pillage, sous les yeux des officiers allemands. Le 2 septembre, un témoin a encore vu les Allemands mettre le feu à quatre maisons.

Un autre fait qui souligne le caractère implacable du traitement infligé à la population paisible de Louvain, a été également établi.

Le 27 août, une foule de six à huit mille personnes, hommes, femmes et enfants, de tout âge et de toutes conditions ont été conduits, sous escorte d'un détachement du 162^e régiment d'infanterie allemande, au manège de la ville, où ces infortunés ont passé toute la nuit. L'exiguïté du local était telle, eu égard au nombre des occupants, que ceux-ci ont dû demeurer debout, endurant de si grandes souffrances, qu'au cours de cette nuit tragique, plusieurs femmes ont été frappées de folie et que des enfants en bas-âge, sont morts dans les bras de leur mère.

Un communiqué du grand état-major allemand, dont la *Gazette de Cologne* du 29 août, nous a apporté le texte, affirme que le « châtiment » infligé à Louvain, se justifiait par le fait qu'un bataillon de landwerh, laissé seul dans la ville pour garder les communications, aurait été attaqué par la population civile, agissant sous l'impression que le gros de l'armée allemande s'était retiré définitivement.

Le même journal a publié le récit d'un prétendu témoin de l'événement.

L'enquête a établi que cette affirmation doit être considérée comme fausse. Il est acquis, en effet, que la bourgeoisie de Louvain, d'ailleurs préalablement désarmée par l'autorité communale, n'a provoqué les Allemands par aucun acte d'hostilité.

* * *

La Commission a repris l'enquête commencée à Bruxelles, au sujet des événements de Visé.

Cette localité fut la première ville belge vouée à la destruction, suivant le système appliqué ensuite par l'envahisseur, à tant d'autres de nos cités et de nos villages. C'est pourquoi nous avons tenu à déterminer ce qu'il y a de fondé dans la version allemande, d'après laquelle la population de Visé aurait coopéré à la défense de la ville ou se serait révoltée après son occupation.

Plusieurs témoins, actuellement à Anvers, ont été entendus, notamment des militaires appartenant au détachement qui disputa aux Allemands les passages de la Meuse au nord de Liège, et une religieuse de nationalité allemande des sœurs de Notre-Dame, à Visé. Il a pu être établi que les habitants n'ont aucunement participé aux combats qui se sont livrés le 4 août, au gué de Lixhe et à Visé même.

Ce n'est, d'ailleurs, que dans la nuit du 15 au 16 que commença la destruction de la ville, dont quelques coups de feu, dans la soirée du 15, donnèrent le signal. Les Allemands prétendirent que les habitants avaient tiré sur eux, spécialement d'une maison dont la propriétaire a été entendue par la Commission.

Les Allemands ne trouvèrent aucune arme dans cette maison, pas plus que dans les immeubles voisins, qui furent néanmoins

incendiés, après avoir été pillées, et dont les habitants furent transportés en Allemagne.

Les témoins ont fait ressortir l'in vraisemblance d'une sédition éclatant parmi la population désarmée, contre une nombreuse garnison allemande, alors que depuis onze jours, les dernières troupes belges avaient évacué le pays; et ils ont affirmé que les premiers coups de feu avait été tirés par des fantassins allemands en état d'ivresse, visant leurs propres officiers. Ce fait ne constituerait pas une exception; en effet, il est notoire à Maestricht que, soit méprise, soit à la suite d'une rébellion, les Allemands, vers la même époque, se sont entre-tués, pendant la nuit, au camp de cavalerie qu'ils avaient établi à Mesch, à proximité de la frontière hollandaise du Limbourg.

Il se confirme que la ville de Visé a été entièrement livrée aux flammes, à l'exception, semble-t-il, d'un établissement religieux qui aurait été respecté, et que plusieurs citoyens, tant de la ville que du village de Canne, ont été fusillés.

Un grand nombre de localités situées dans le triangle compris entre Vilvorde, Malines et Louvain, c'est-à-dire dans une des régions les plus peuplées et, il y a quelques jours encore, les plus prospères de la Belgique, ont été livrées au pillage, partiellement ou totalement incendiées, leur population di: persée, tandis qu'au hasard des rencontres, des habitants étaient arrêtés et fusillés sans jugement sans motif apparent, dans le seul but, semble-t-il, d'inspirer la terreur et de provoquer l'exode de la population.

Il en fut ainsi, notamment, des communes ou hameaux de Sempst, Weerde, Elewytt, Hofstade, Wespelaer, Wilsele, Bueken, Epeghem, Wackerzeele, Rotselaer, Werchter, Boortmeerbeek, Houthem, Tremeloo. De ce dernier village, seuls l'église et le presbytère restent debout; ailleurs, sur les rares maisons épargnées, on relève les inscriptions suivantes: « Nicht abbrennen » (N'incendiez pas), « Bitte schonen » (Epargnez s. v. p.), « Gute leüte, nicht plündern » (Bonnes gens, ne pilliez pas); ces maisons ont cependant été saccagées après coup.

Dans tous ces villages, les femmes qui n'ont pu fuir, sont en butte aux instincts brutaux du soldat allemand.

La région considérée est immédiatement voisine de celle d'Aerschot, dont un précédent rapport a décrit la dévastation; celle-ci s'étend à présent au nord-ouest de Bruxelles, où les bourgs importants de Grimberghen et de Wolverthem ont déjà été saccagés, tandis qu'au sud-est de la capitale, à plus de vingt-cinq kilomètres du théâtre le plus rapproché des opérations militaires, la ville de Wavre, qui n'avait pu fournir l'exorbitante contribution de guerre de trois millions, imposée par l'état-major ennemi, a vu détruire par le feu 56 de ses maisons.

Nous devons encore signaler que, les 4 et 5 septembre cou-

rant, des bombes ont été lancées par un aéroplane, sur Gand et sur Eecloo, villes ouvertes et non défendues.

Enfin, vous n'ignorez pas, Monsieur le Ministre, qu'après son évacuation complète par les troupes belges, le 27 août, la ville de Malines a été soumise, pendant plusieurs jours, à un bombardement qui a gravement endommagé la métropole de Saint-Rombaut, orgueil de cette vieille cité. De même, le bourg de Heyst-op-den-Berg a été impitoyablement bombardé, sans que cet acte puisse se justifier par aucun intérêt stratégique.

Les Allemands, pour excuser leurs attentats, prétendent que partout où ils ont fusillé, brûlé et pillé, c'est que les habitants leur avaient opposé une résistance armée. Que le fait ait pu se produire sur des points isolés, il n'y a là rien qui ne se rencontre dans toutes guerres et s'ils s'étaient bornés à en passer les auteurs par les armes, nous ne pourrions que nous incliner devant la rigueur des lois militaires. Mais, en aucun cas, ces agressions individuelles, qui sont restées absolument exceptionnelles, ne pourraient justifier la généralisation des mesures de répression qui ont atteint la population de nos villes et de nos villages dans leurs personnes et dans leurs biens, les fusillades, les incendies et les pillages, qui se sont poursuivis un peu partout sur notre territoire, non pas même avec le caractère des représailles, mais avec de véritables raffinements de cruauté. Au surplus, aucune provocation n'a pu être établie à Visé, à Warsage, à Louvain, à Wavre, à Termonde et dans d'autres localités encore qui ont été l'objet d'une destruction totale, froidement exécutée, plusieurs jours après l'occupation, sans oublier l'incendie systématique des habitations situées sur le passage des troupes, et la fusillade des malheureux habitants qui s'enfuyaient.

Les Allemands ont prétendu, dans leurs journaux, que le gouvernement belge aurait fait une distribution aux populations, des armes dont elles devaient faire usage contre les envahisseurs du territoire. Ils ajoutent que le clergé catholique aurait prêché une sorte de guerre sainte et incité partout ses ouailles à massacrer les Allemands. Enfin, ils ont soutenu, pour justifier les massacres des femmes, que celles-ci ne s'étaient pas montrées moins acharnées que les hommes, allant jusqu'à verser de leurs fenêtres, de l'huile bouillante sur les troupes en marche.

Autant d'allégations, autant de mensonges. Loin d'avoir fait distribuer des armes, les autorités à l'approche de l'ennemi, ont partout désarmé les populations; les bourgmestres ont partout mis leurs administrés en garde contre des violences qui entraîneraient des représailles; le clergé n'a cessé d'exhorter ses ouailles au calme; quant aux femmes, d'après un récit de source suspecte, dans un journal étranger, elles n'avaient d'autres préoccupations que d'échapper aux horreurs d'une guerre sans merci.

Les vrais mobiles des atrocités dont nous avons recueilli les émouvants témoignages ne peuvent être que, d'une part, le désir

de terroriser et de démoraliser les populations conformément aux théories inhumaines des écrivains militaires allemands, d'autre part, le désir de pillage. Un coup de fusil tiré on ne sait où, ni par qui, ni contre qui, par un soldat ivre ou un factionnaire enivré, suffit pour fournir un prétexte au sac de toute une cité. Au pillage individuel, succèdent les contributions de guerre dans des proportions auxquelles il est impossible de satisfaire et l'enlèvement des otages qui seront fusillés ou gardés jusqu'au paiement complet de la rançon, suivant les procédés connus du brigandage classique. Il faut tenir compte aussi, de ce que toute résistance opposée par des détachements de l'armée régulière, est bientôt mise, pour les besoins de la cause, au compte des habitants, et que l'envahisseur entend invariablement se venger sur les civils des échecs ou même des simples déceptions qu'il subit au cours de la campagne.

Nous n'utilisons, au cours de cette enquête, que des faits appuyés sur des témoignages probants. Il est à noter que, jusqu'ici, nous n'avons pu signaler qu'une faible partie des crimes contre le droit, l'humanité et de la civilisation, qui formeront une des pages les plus sinistres et les plus révoltantes de l'histoire contemporaine. Si une enquête internationale, comme celle qui a été conduite dans les Balkans par la commission Carnegie, pouvait se poursuivre dans notre pays, nous sommes convaincus qu'elle établirait la vérité de nos assertions.

(Suivent les signatures).

QUATRIÈME RAPPORT

Anvers, le 17 septembre 1914.

*A Monsieur Poulet, ministre des sciences et des arts,
ministre de la justice, ad interim.*

MONSIEUR LE MINISTRE,

Dès l'évacuation de la ville d'Aerschot par les troupes allemandes, la commission d'enquête a délégué un de ses membres, M. Orts, conseiller de légation de S. M. le roi des Belges, pour constater personnellement l'état dans lequel se trouvait la ville.

M. Orts nous a fait le rapport suivant :

Suivant le désir de la commission d'enquête, je me suis rendu le 11 septembre courant, à Aerschot.

Dans le mouvement général d'offensive qui les portait rapidement vers Louvain, nos troupes n'avait fait que traverser la ville sans s'y arrêter, les services militaires n'y étaient pas encore réorganisés et les habitants n'avaient pas encore réintégré leurs foyers, de sorte qu'au moment de mon arrivée, Aerschot se trou-

vait exactement dans l'état où l'avait laissé l'armée allemande, en se retirant trente heures auparavant.

Ainsi que j'ai pu le constater, les témoignages recueillis par la Commission, notamment celui de M., ont décrit très exactement l'aspect de la ville.

Lorsque, venant de Lierre, on approche du pont sur la dérivation du Démer, la route est bordée des deux côtés, de maisons de petits cultivateurs et de maraîchers. Toutes ces habitations, sans exception, sont incendiées. Les annexes, étables, bergeries, forges, poulailliers, rien n'a été épargné et il est visible que l'œuvre de destruction a été activée par l'emploi de matières incendiaires, attendu que le feu s'est propagé à ras du sol, détruisant les cultures, les jardins, les haies et les arbres fruitiers dans un rayon de vingt à trente mètres des bâtiments.

Les premières maisons qui se rencontrent au-delà du pont, sont également détruites. Leurs façades portent, en outre, d'innombrables traces de projectiles; le 19 août, au moment de la retraite de l'armée belge sur Anvers, cet endroit fut le théâtre d'un vif combat d'arrière-garde.

La route de Lierre tourne aussitôt à droite et l'on pénètre dans la ville par une rue sinueuse qui conduit à la place du Marché. Sur toute la longueur de cette voie, soit sur une distance d'environ 500 mètres, toutes les maisons ont été incendiées. Le feu s'est propagé dans les ruelles qui aboutissent de droite et de gauche, de sorte que, de ce côté de la ville, un quartier entier est anéanti. Des maisons atteintes par les flammes, il ne subsiste que les quatre murs entre lesquels les toitures, ainsi que les planchers effondrés, forment un petit amas de matières calcinées d'où émergent quelques ferrailles, des objets mobiliers en métal, noircis par le feu.

Tandis que nous remontions cette rue, dans les rangs d'une colonne d'infanterie, des pans de murs, des pignons s'écroulaient à tout instant sous l'action du vent assez vif qui régnait hier, produisant à chaque fois un bruit sourd, tandis que s'élevait un nuage de poussière. L'enchevêtrement des fils téléphoniques détendus, mille débris, jonchent le pavé. Les vitres brisées crissant sous les semelles, complétaient l'impression de dévastation.

La Grand'Place a moins souffert : le « Gilden Huis » et les trois maisons voisines de celle du bourgmestre Tielemans ont brûlé. Cette dernière reste debout et sa façade, comme celle de la plupart des autres immeubles de la place, porte les traces de la fusillade qui éclata dans la soirée du 19 août, par suite, raconte-t-on à Aerschot, d'une panique provoquée par des soldats ivres.

L'église présente un aspect lamentable. Ses trois portes ainsi que celle de la sacristie, ont été plus ou moins consumées. La porte donnant sur la grande nef et la porte latérale de droite, toutes deux en chêne massif, paraissent avoir été enfoncées à

coups de bélier, après que la flamme les eut entamées. A l'intérieur, les autels, les confessionnaux, les harmoniums, les portecierges sont brisés, les troncs sont fracturés, les statues gothiques en bois qui ornaient les colonnes de la grande nef ont été arrachées, d'autres ont été partiellement détruites par le feu. Partout régnait le plus grand désordre. Le sol était jonché de foin, sur lequel ont couché pendant de longs jours, les habitants qui, comme on le sait, ont été incarcérés en grand nombre dans l'église.

Dans le reste de la ville, que nous avons rapidement parcouru, se découvrent encore çà et là des maisons incendiées. Elles apparaissent en plus grand nombre le long de la chaussée de Louvain où, de distance en distance, se remarquent les débris calcinés d'un groupe de deux, trois, parfois cinq habitations contigües. En suivant la chaussée, j'ai remarqué sur une distance de plusieurs kilomètres vers Gelrode, les ruines de maisons de paysans et de villas bourgeoises isolées au pied du coteau.

C'est là, à la sortie de la ville, dans un champ, à cent mètres à gauche de la route, que les Allemands ont fusillé le bourgmestre Tielemans, son fils, son frère et tout un groupe de leurs concitoyens.

Après quelques recherches, j'ai trouvé au pied d'un talus, la place où sont tombées ces victimes innocentes de la fureur des Allemands. Des caillots de sang noirci marquaient encore dans les chaumes, l'emplacement occupé par chacune d'elles, sous le feu du peloton d'exécution. Ces traces sont de deux en deux mètres, ce qui confirme les dires des témoins, d'après lesquels, au dernier moment, les exécuteurs firent sortir des rang deux hommes sur trois, le sort, à défaut de tout semblant d'enquête, désignant ainsi ceux qui devaient mourir.

A quelques pas de là, la terre fraîchement remuée et une humble croix de bois dressée furtivement par des mains amies, marquent l'endroit où reposent les 27 victimes. La fosse partiellement comblée, semblait attendre de nouvelles proies.

J'ai vu près de l'église, d'autres tombes de civils tués au cours de l'occupation allemande, mais dans cette ville abandonnée par sa population, il est malaisé de trouver des témoins des événements, de sorte que je n'ai pu déterminer exactement le nombre des habitants d'Aerschot qui sont tombés sous les balles allemandes.

La ville, en effet, était presque déserte, la rue principale seule était animée par le passage continu des troupes en marche. Dans les rues latérales, on apercevait de loin en loin, quelques familles groupées sur le seuil de leur demeure saccagée.

La description des quartiers incendiés ne donne qu'une faible impression de la dévastation accomplie, dans cette malheureuse cité, car si Aerschot a été partiellement détruite par le feu, j'ai pu constater qu'elle a été entièrement mise à sac.

J'ai pénétré dans plusieurs maisons choisies au hasard, dont j'ai parcouru les divers étages; par les vantaux et les portes défoncées, j'ai plongé le regard dans un grand nombre d'autres habitations. Partout le mobilier est renversé, éventré, souillé d'une façon ignoble, les papiers de tenture pendent en lambeaux le long des murs, les portes des caves sont enfoncées, les armoires, les tiroirs, tous les réduits ont été crochétés et vidés de leur contenu, le linge, les objets les plus disparates couvrent le sol, en même temps qu'un nombre incroyable de bouteilles vides.

Dans les maisons bourgeoises les tableaux ont été lacérés, les œuvres d'art brisées. Sur la porte de l'une d'elles, un vaste immeuble de bonne apparence, appartenant au docteur X..., se lisait encore, quoiqu'à demi effacée, l'inscription suivante, écrite à la craie : « Bitte dieses Hauses zu schonen da wirklich friedliche gute leuten... (s) Bannach, wachtmeister. Je pénétrai dans cet immeuble que l'on me disait avoir été habité par des officiers et que la sollicitude de l'un d'eux paraissait avoir sauvé de la dévastation générale. Dès le seuil, une odeur fade de vin répandu attirait l'attention sur des centaines de bouteilles vides ou brisées qui encombraient le vestibule, l'escalier et jusqu'à la cour donnant sur le jardin. Dans les appartements régnait un désordre inexprimable. Je marchais sur un lit de vêtements déchirés, de flocons de laine échappés de matelas éventrés, partout des meubles béants et dans toutes les chambres, à portée du lit, encore des bouteilles vides. La salle à manger en était encombrée, des douzaines de verres à vin couvraient la table et les guéridons qu'entouraient les fauteuils et les canapés lacérés, tandis que dans un coin un piano, au clavier maculé, paraissait avoir été défoncé à coups de botte. Tout indiquait que ce lieu avait été, pendant bien des jours et des nuits, le théâtre de beuveries et de débauches ignobles. Sur la place du Marché, l'intérieur de la maison du notaire X... offrait un spectacle semblable et, d'après ce que m'a affirmé un maréchal des logis de gendarmerie, qui s'occupait avec ses hommes à remettre un peu d'ordre dans tout ce chaos, il en est de même de la plupart des maisons appartenant aux familles notables, où les officiers allemands avaient élu domicile.

Une enquête approfondie établira, lorsque le moment sera venu, l'importance du dommage subi par la ville et la population d'Aerschot.

Je crois pouvoir affirmer, dès à présent, que la ruine totale qui atteint cette population paisible et laborieuse, est due à un pillage organisé, bien plus qu'à l'incendie qui épargna, d'ailleurs, certains quartiers.

Pendant trois semaines, de proche en proche, les soldats ont dévalisé la presque totalité des maisons de la ville, détruisant partout les objets qui ne satisfaisaient pas leur cupidité, tandis

que les officiers se réservaient les demeures les plus opulentes. Toutes les valeurs que leurs propriétaires n'eurent pas le temps de mettre à l'abri, l'argenterie et les bijoux de famille, l'argent monnayé ont aussi disparu, et les habitants affirment que l'incendie n'eût fréquemment d'autre but, que de faire disparaître la preuve de vols particulièrement importants. Plusieurs fourgons chargés de butin sont partis d'Aerschot dans la direction de la Meuse.

Quant à la cause initiale de la calamité qui s'est abattue sur cette cité sans défense, elle résiderait d'après les autorités militaires allemandes, dans le meurtre d'un officier par un civil, qu'elles désignent, et qui a été aussitôt passer par les armes. Ce fait reste à prouver. Il suffit de retenir pour l'instant que, de l'aveu de l'envahisseur, l'acte d'un isolé constitue une justification suffisante de massacre d'un grand nombre indéterminé d'innocents, de la transportation au loin de plusieurs centaines d'autres, du traitement barbare infligé aux vieillards, aux femmes et aux enfants, de la ruine de quantité de familles, de l'incendie et du sac d'une ville de 8,000 âmes.

(Suivent les signatures).

CINQUIÈME RAPPORT

A Monsieur Carton de Wiart, ministre de la justice.

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'armée belge, sortant du camp retranché d'Anvers, a refoulé pendant les journées du 10 au 14 septembre, les troupes allemandes qui se trouvaient devant elles.

Occupant Malines, Aerschot et Diest, elles s'est avancée jusqu'aux portes de Tirlemont et de Louvain, en même temps qu'elle repoussait l'ennemi jusqu'à Werchter et Vilvorde.

Les opérations militaires ont permis à nombreux témoins de régions envahies, de se rendre à Anvers.

D'autre part, un de nos secrétaires, M. Orts, a pu constater personnellement, dès l'expulsion des troupes allemandes, les ravages commis dans la ville d'Aerschot. Le rapport qu'il nous a fait a été transmis le 17 septembre.

Il vous aura édifié, Monsieur le Ministre, sur les excès commis par les troupes allemandes. Ces excès ont duré pendant toute l'occupation, ils sont le fait, aussi bien des troupes régulières que du Landsturm qui, vers la fin du mois d'août, a remplacé l'armée active.

Les assassinats, les pillages, les viols, les attentats contre les personnes et les propriétés, n'ont cessé qu'au moment de l'entrée des forces belges dans Aerschot.

Il y a plus : la Landsturm n'a même pas respecté dans les églises et les établissements religieux, les tabernacles qui, jusque là étaient demeurés intacts, par exemple, au collège Saint-Joseph et dans la chapelle de l'institut des Picpus.

Le massacre des prisonniers.

Un soldat belge, volontaire de carrière, au 6^{me} régiment de ligne, nous a exposé le traitement odieux auquel ont été soumis les nombreux prisonniers et blessés belges à Aerschot. Blessé au bras gauche, il avait été fait prisonnier par les Allemands, le 18 août, au matin. Il fut conduit, avec 27 autres prisonniers sur la chaussée qui longe le Démer. Deux compagnies allemandes s'y trouvaient. Tous les prisonniers furent chassés devant elles et fusillés.

Ceux qui, pour échapper à la fusillade, se jetèrent dans le Démer, furent tués à coups de feu. Le témoin, à la première décharge, se jeta à terre, faisant le mort. Un soldat allemand s'approcha de lui et voyant qu'il vivait, s'apprêta à l'achever en lui tirant un coup de feu. Un officier intervint en disant qu'une balle était de trop et ordonna de le jeter dans le Démer. Le témoin parvint à se raccrocher à la branche d'un buisson et appuyant ses pieds sur les pierres du fond, il passa la nuit dans l'eau, la tête seule émergeait.

Le lendemain, il sortit de la rivière, entra par le jardin dans une maison abandonnée, y revêtit des habits civils et, se joignant à des habitants qui fuyaient, parvint à se sauver. Des 27 prisonniers, lui et un autre purent seuls échapper. Le témoin est actuellement en traitement dans l'ambulance d'Anvers.

Vous connaissez, Monsieur le Ministre, le prétexte invoqué par les Allemands, pour expliquer leurs attentats. Ils veulent y voir des représailles destinées à venger le meurtre d'un de leurs généraux, qui aurait été tué par le fils du bourgmestre.

Notre rapport du 28 août a démontré l'in vraisemblance de cette version. Les témoignages concordants des habitants d'Aerschot, établissent que le coup de feu qui a atteint cet officier général, a été tiré par les troupes allemandes qui tiraillaient dans la ville.

Nous croyons devoir reproduire, au sujet de ces faits, une lettre qui nous parvient aujourd'hui même, et dans laquelle M^{me} Tielemans, veuve de l'infortuné bourgmestre d'Aerschot, actuellement en sécurité à l'étranger, expose les événements qui se sont produits.

L'assassinat du bourgmestre d'Aerschot.

Les faits se sont passés comme suit :

« Vers 4 heures de l'après-midi, mon mari distribuait des cigares aux sentinelles postées à la porte. Je l'accompagnais.

Voyant que le général et ses aides de camp nous observaient du haut du balcon, je lui conseille de rentrer. A ce moment, jetant un coup d'œil sur la Grand'Place, où campaient plus de deux mille allemands, j'ai vu distinctement deux colonnes de fumée, suivies d'une fusillade. Les Allemands tiraient sur les maisons, envahissaient les maisons. Mon mari, mes enfants et les domestiques n'avons eu que le temps de nous précipiter dans l'escalier donnant dans la cave. Les Allemands tiraient même dans les vestibules.

» Après quelques instants d'angoisses sans nom, un des aides de camp du général descend disant : « Le général est mort, où est le bourgmestre ? » Mon mari me dit : « Ce sera grave pour moi ». Comme il s'avavançait, je dis à l'aide de camp : « Vous pouvez constater, Monsieur, que mon mari n'a pas tiré ». « C'est égal, répondit-il, il est responsable ». Mon mari fut emmené. Mon fils qui était à mes côtés, nous a conduits dans une autre cave.

» Le même aide de camp est venu me l'arracher, le faisant marcher devant lui à coups de pied. Le pauvre enfant pouvait à peine marcher. Le matin, en entrant dans la ville, les Allemands avaient tiré dans les fenêtres des maisons; une balle avait pénétré dans la chambre où se trouvait mon fils et, ricochant, l'avait blessé au mollet. Après le départ de mon mari et de mon fils, j'ai été conduite dans toutes les maisons par des Allemands qui braquaient leur revolver sur ma tête. J'ai dû voir leur général mort.

» Puis, on nous a jetées, ma fille et moi, hors de la maison, sans paletot, sans rien. On nous a parquées sur la Grand'Place. Nous étions entourées d'un cordon de soldats et devons voir l'embrasement de notre chère cité. C'est là qu'à la clarté sinistre de l'incendie, j'ai pu voir pour la première fois, vers une heure du matin, le père et le fils, liés l'un à l'autre. Suivis de mon beau-frère, ils allaient au supplice.

» Ces mauvais m'ont pris tout ce que j'aimais et maintenant voudraient m'enlever l'honneur d'un nom que je suis fière de porter. Non, Monsieur le Ministre, je ne puis laisser s'accréditer ce mensonge. Sur l'honneur, je vous affirme que nous ne possédions pas une arme.

» Ma tête a été mise à prix; j'ai dû fuir de village en village; n'était-ce pas pour faire disparaître un témoin ? »

Ils ont tué des enfants.

Il résulte de nombreux témoignages, que dans bien des localités rurales des environs d'Aerschot, de Diest, de Malines et de Louvain, le désastre est plus grand encore qu'à Aerschot. Des villages entiers ont été anéantis. La population réfugiée dans les bois manque d'abris et de pain. Dans les fossés gisent le long des routes, sans sépulture, de malheureux paysans, des femmes, des enfants tués par les Allemands. Dans les puits, des cadavres ont été jetés et contaminent les eaux.

Des blessés de tout âge et de tout sexe ont été abandonnés sans soins.

Un médecin préposé au service d'une ambulance, à Malines, nous a décrit l'état horrible dans lequel il a trouvé des pauvres gens, laissés ainsi sans traitement pendant plusieurs jours. Entre autres, un homme d'une trentaine d'années s'était réfugié avec sa famille dans une fosse à purin qu'il avait vidée. Les Allemands survinrent, soulevèrent le couvercle et les tirèrent de la fosse. L'homme fut atteint d'affreuses blessures. Il resta cinq jours sans soins. La jambe était en complète putréfaction. L'amputation jusqu'à la cuisse a été nécessaire.

Des habitants mâles, en grand nombre, ont été réquisitionnés dans toute la région; la plupart ont été employés à creuser des tranchées, à effectuer des travaux de défense contre nos troupes au mépris des lois de la guerre. Pendant les engagements, d'autres ont été fréquemment obligés de marcher devant le front des troupes allemandes. Un grand nombre ne sont pas revenus.

A Aerschot, du 30 août au 6 septembre, beaucoup d'habitants mâles ainsi enlevés par des soldats allemands, ont été enfermés dans l'église avec une trentaine d'ecclésiastiques. Ils y ont été laissés sans autre nourriture que du pain aigre, en quantité tout-à-fait insuffisante.

A s'en tenir aux indications contenues dans le carnet d'Allemands faits prisonniers par nos troupes, au moment où elles réoccupèrent Aerschot, ces personnes furent envoyées en Allemagne.

On lit, en effet, dans le carnet du soldat Karl Bertram, de Westeregeln, près de Magdebourg : « Nous avons enfermé 450 hommes dans l'église d'Aerschot; moi, je me trouvais près de l'église à ce moment ».

Un autre carnet ne portant pas d'indication du nom de son propriétaire, contient la mention suivante : « Le 6 septembre, nous avons expédié trois cents belges en Allemagne; parmi eux se trouvent 21 curés ».

Les vases sacrés qui n'avaient pas été mis en lieu sûr n'ont pas échappé au vandalisme.

Un honorable ecclésiastique nous a présenté le pied d'un ciboire dérobé à l'église d'Hofstade. La partie supérieure, en vermeil, avait été conservée; le pied, en cuivre doré, avait été retrouvé sur la route; les pierres précieuses qui l'ornait, avaient été desserties.

Ce n'est que lorsque l'occupation allemande aura pris fin, que l'on pourra dresser, commune par commune, le funèbre bilan des atrocités allemandes.

Les renseignements que recueille la Commission, soit en procédant directement à l'audition des témoins, soit en chargeant des magistrats d'y pourvoir, dans la partie non envahie du pays,

ne peuvent, le plus souvent, relater que des faits isolés. Ils ne peuvent embrasser la situation d'ensemble, chaque témoin n'ayant vu qu'une partie des scènes dont une localité a été le théâtre.

De plus, chaque témoignage doit être sérieusement contrôlé. Ce n'est que lorsque les faits signalés semblent, par l'accumulation des preuves, à l'abri de toute discussion, que la Commission en fait état. Ainsi s'explique comment les conclusions de la Commission n'ont guère porté jusqu'ici que sur les faits commis dans certaines localités de la province d'Anvers et de la province de Brabant. Le dégagement des Flandres et du Limbourg permettra sans doute d'envisager d'une manière méthodique et complète, les ravages subis par ces provinces.

Ce sera l'objet de prochains rapports, en attendant que nous puissions étendre nos investigations au Luxembourg et au Hainaut, provinces dont commence à nous arriver l'écho des faits non moins horribles.

Les barbares à Louvain.

Dès à présent, en raison des opérations militaires, nous pouvons préciser les faits qui ont amené le sac de Louvain et en déterminer l'étendue, nous réservant cependant, de revenir encore sur ce pénible sujet, quand nous aurons éclairci certains incidents relatifs au rôle des autorités allemandes.

Avant l'entrée des armées allemandes, M. le bourgmestre Colins, avait fait placarder sur les murs de Louvain, une affiche pour exhorter la population au calme. La population était terrorisée. De nombreux habitants avaient quitté la ville. Ceux qui avaient eu le courage de rester étaient décidés à suivre les conseils du bourgmestre et à accueillir les armées ennemies avec calme et dignité.

Les parlementaires allemands pénétrèrent dans la ville, le mercredi 19 août, vers 2 heures de l'après-midi. Ils s'étaient fait précéder par M. le doyen de Louvain; les rues étaient désertes.

Dès leur arrivée, les Allemands firent dans une forme grossière et brutale, d'énormes réquisitions de vivres, évaluées à plus de 100.000 francs. Des troupes très nombreuses firent une entrée triomphale vers 2 h. 30. Les chants de triomphe et les musiques redoublaient d'entrain, lorsque les troupes croisaient des soldats belges blessés et mourants, amenés de Boutersem et des localités où des combats avaient eu lieu.

Les soldats allemands s'installèrent de préférence chez les habitants, alors que les casernes et les établissements publics mis à leur disposition demeuraient inoccupés. Ils pénétrèrent de force dans les maisons abandonnées, brisant les portes à coups de hache et dès ce moment en saccagèrent quelques-unes.

Le 20 août, M. van der Kelen, sénateur, et M. Colins, bourgmestre de la ville, furent retenus comme otages. De nombreuses affiches furent placardées en ville, portant notamment interdiction de circuler après 8 heures du soir, obligation de déposer à l'hôtel de ville, sous peine d'être fusillé, les armes, munitions, essence pour autos, obligation dans certaines rues de laisser les portes ouvertes et les fenêtres éclairées la nuit.

L'autorité allemande, représentée par le commandant de place Mantouffel, réclama le paiement d'une indemnité de guerre de 100,000 francs; à la suite de pourparlers, elle en réduisit le montant à 3,000 francs. Elle fit remettre en liberté les délinquants de nationalité allemande, détenus pour faits de droit commun dans les prisons de Louvain. On ignore ce qu'ils devinrent.

Les jours suivants, de nouvelles réquisitions furent faites; M. Ladeuze, recteur de l'université; M. de Bruyn, vice-président du tribunal; le notaire van den Eynde, conseiller provincial et diverses autres personnalités furent pris comme otages.

Les autorités allemandes se rendirent dans les banques privées et saisirent l'encaisse : elles trouvèrent 300 francs à la Banque de la Dyle et 12,000 francs à la Banque Populaire.

Pendant toute cette période, la soldatesque allemande avait déjà commis de nombreux attentats contre des femmes et des jeunes filles, tant dans la ville de Louvain que dans les environs.

Comme nous l'avons déjà constaté dans notre rapport du 31 août, les troupes allemandes masquant Anvers, furent refoulées le 26 août, par l'armée belge jusque Louvain. Des témoignages précis sont venus confirmer nos conclusions. Nous croyons pouvoir considérer comme établi, qu'un échange de coups de feu se produisit sur plusieurs points de la ville, entre les troupes allemandes revenant en désordre de Malines, la petite garnison allemande restée à Louvain et des troupes allemandes arrivées dans l'après-midi de la direction de Liège.

Un religieux nous affirme avoir assisté à un combat qui s'est livré rue des Joyeuses-Entrées, entre les troupes allemandes et avoir compté dans cette seule rue, au moment où le feu cessa, près de soixante cadavres de soldats allemands. Aucun cadavre de civil ne se trouvait dans la rue.

Dès ce moment, une vive fusillade éclata simultanément sur différents points de la ville, notamment à la Porte de Bruxelles, à la Porte de Tirlemont, rue Léopold, rue Marie-Thérèse, rue des Joyeuses-Entrées. Les soldats allemands tiraient dans tous les sens parmi les rues désertes. Ce fut une vraie panique où les officiers avaient perdu le contrôle de leurs hommes.

A suivre.